

Adieu à Mayol

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **17 (1949)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567399>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SONGE

par R my de Gourmont

*Je voudrais t'emporter dans un monde nouveau,
Parmi d'autres maisons et d'autres paysages,
Et l , baisant tes mains, contemplant ton visage,
T'enseigner un amour délicieux et nouveau.*

*Un amour de silence, d'art et de paix profonde.
Nos journées seraient longues et pleines de pensées.
Puis, par hasard, nos mains un instant rapprochées,
Inclineraient nos corps aux caresses profondes.*

*Et les jours passeraient aussi beaux que les songes
Dans la demi-clarté d'une soirée d'automne.
Et nous dirions tout bas, car le bonheur étonne,
Les jours d'amour sont doux, quand la vie est un songe.*

Adieu   Mayol

Cet article a paru dans le numéro du 3 décembre 1948 du „Pour Tous“ sous le titre „Souvenirs de Maurice Chevalier“. Il est dédié à Mayol, le plus célèbre artiste de Music-Hall du début du siècle, dont Chevalier s'honore d'avoir été l'ami, bien que leur première rencontre ait failli se terminer par une bagarre. La Rédaction.

Comme si le pauvre gros n'avait pu supporter tout ce qui se passait dans son pays, comme s'il se rendait compte que ses grâces surannées de vieille dame obèse n'avaient plus de raison de s'exercer dans un tel cafouillis de malheurs, Félix Mayol vient de laisser  a là. Son couac final me laisse tout noir et tout d separ .

Ses intimes l'appelaient F li. C'était un brave homme, F li. Un homme pas m chant;  a compte, ça, dans notre métier. Ne pas être m chant...

Mais oui, mais oui! Je vous vois venir, vous qui le connaissiez par sa réputation. On dit qu'il était... Qu'il était quoi? Etes-vous bien certain de ne pas être, vous même, un petit peu ceci ou cela?

Attendez une seconde. Causons, voulez-vous?

Nous, qui depuis près d'un demi-siècle roulons notre bosse dans tous les coins du monde, ne pensez-vous pas qu'on en a vu de toutes les sortes et de toutes les manières? Et des trop vicieux, et des trop chastes, et des héros véritables et des tricheurs, et des hommes qui recherchent les hommes et des femmes qui ne peuvent vivre que près des femmes. Est-ce que vous ne croyez pas qu'on a fini par s'en faire une petite raison, une petite philosophie? Qu'on a enfin compris que tout cet anti-naturel est tout bonnement naturel. Que tout cela fait partie de ce mystère qui fait que la nature s'équilibre par toutes ces oppositions? Faut des parfumeurs, mais faut des vidangeurs. Des insulteurs, mais aussi des écoppeurs. Des maque-reaux, des michés. Des ténors, des basses. Des bouffeurs, des bouffés. Des chauds de la pince et des ascètes. Des ivrognes et des buveurs d'eau. Des généraux et des deuxième classe. Des hommes-filles, des femmes-gars. Des phénomènes de toutes les sortes, de toutes les races comme il y a d'innombrables variétés de plantes et d'animaux. Des milliers de poissons différents: les uns avec la bouche dans le dos, et les autres avec les yeux au-dessus du nombril. Des millions d'êtres qui se bouffent entre eux ou qui se grignotent eux-mêmes.

Voyez-vous un monde où tout serait bien, sans contrastes? Tout bon, tout pur, tout suave, tout honnête, tout droit! „one way straight on...“ Ca n'est même pas la peine d'en parler. Ca ne tient pas la discussion. Il en faut de toutes les couleurs. Tout ce qui nous choque, nous révolte, nous retourne, se trouve être nécessaire et réglé comme une oeuvre musicale par le super-chef d'orchestre. Alors, vous êtes d'accord? On ne jette plus la pierre aux soi-disant phénomènes... puisqu'ils ne se sont pas fabriqués eux-mêmes?

Ceci dit et pour vous faire comprendre que sa réputation un peu particulière ne m'a jamais empêché de l'estimer, de l'admirer et de l'aimer, je vais vous reparler de Mayol.

Mayol! 1903 — A la Galerie de l'Eldorado.

J'allais le voir, l'écouter. J'avais tout de suite treize ans. Il faisait plutôt grand, à côté des autres. Un peu grassouillet, enveloppé, mais si distingué avec son sympathique et joli visage! Son regard bleu, étrange. Efféminé et viril à la fois. Son entrée en scène vous donnait de l'émotion. Quelque chose changeait dans l'atmosphère de la salle. Ma parole, il y avait des sens et du coeur dans l'émoi qui vous prenait. Si le mot „charmant“ ou „charmeur“ doit servir à désigner un bonhomme, alors vite... épinglons-le lui!

Quand je l'apercevais dans la rue, chez les éditeurs de chansons, ça me faisait drôle, m'impressionnait. Il avait demandé à Georgel de son petit air à lui :

— Dites donc, Georgel, ce petit qui est toujours avec vous, que fait-il?

— C'est un petit môme de Ménilmontant qui débute dans le tour de chant. Il s'appelle le petit Chevalier.

— Mais, c'est un enfant! Et il a du talent?

— Oh, on ne peut pas dire cela, mais il est rigolo. Il s'arrange à travailler.

— Il a l'air très gentil, ce petit, vous devriez l'inviter à souper un soir avec nous chez moi, rue Martel, après mon tour de chant.

— Vous savez, monsieur Mayol, c'est un petit gars propre, honnête. C'est lui qui nourrit sa mère.

— Vous ne croyez pas que je vais le manger, non? D'ailleurs, vous serez là, Georgel. Non, je voudrais le faire parler. Il m'intéresse, ce „petit“...

Il était gêné. Georgel, en me transmettant l'invitation.

— Tu y seras toi?

Bien entendu. Il dit que tu lui es sympathique. Qu'est-ce que tu risques? On fait un bon gueuleton. On bavarde un peu. Et puis, bonsoir monsieur Mayol!

Et je m'étais trouvé un peu tremblant — me rapprochant de Georgel — chez Mayol pour souper, un soir de 1904.

Il y avait déjà là un autre invité. Un intime de Mayol. On était donc quatre. Il fait servir du porto. Puis on se met à table. J'en profite pour bien me les caler.

On bavarde. Il est bon enfant. On rit. Il parle de ses chansons, du public, du métier.

Ma peur s'en va. On mange mieux chez lui que chez moi. Du bon vin aussi. Ben quoi, qu'est-ce que j'avais à craindre? Il est bon fieu, ce gars-là! Au dessert, il se lève et va chercher dans sa chambre un grand carton plein de photographies de lui:

— Choisissez celle qui vous plaît le mieux, petit Chevalier. En souvenir de notre début d'amitié!

Ah! Ce qu'il m'a à la bonne. Je prends confiance!

Tiens! Georgel et l'autre gars sont passés dans le salon. Me voilà seul avec Mayol. Je suis assis, le carton plein de photos sur les genoux. Mayol est debout derrière ma chaise. Il me met la main sur l'épaule. J'en ai une bouffée de chaleur. Je ne sais que dire, que faire. Je trifouille les photos. Les doigts de Mayol sont remontés sur ma nuque, vont, viennent, doucement...

Il y a de la catastrophe dans l'air. Je tire une photo et me lève brutalement. Je bégaye: „Ce... ce... celle!... à... monsieur Mayol! Il la prend et écrit „Au petit Chevalier — avec tout ce que je pense de bien. Félix Mayol.“ Qu'est-ce que ça peut vouloir dire?

Je me défige pour un sourire de remerciement forcé. J'ai pas aimé les doigts sur la nuque. Il me prie de prendre un siège. Qu'est-ce qu'il fait Georgel, qu'il ne revient pas? Et voilà Mayol qui me dit des trucs, qu'il est seul, malgré son succès, qu'il voudrait avoir un ami... un vrai ami.

Oh, mais monsieur Mayol, je le suis votre ami... croyez-moi... Je le suis.

— Non, je voudrais... que nous soyons plus intimes! Vous comprenez, petit Chevalier, qu'on se voie plus souvent. Vous comprenez, n'est-ce pas. Vous comprenez ?

Me voilà debout, d'un seul coup! Tu parles si je comprends! Je me sens rouge comme un coq. Les mots sortent tout seul.

— Il y a erreur, monsieur Mayol. Vous vous trompez de crémerie! Tu viens Georgel !

J'ai déjà ouvert la porte, Mayol regarde, abasourdi. Georgel me suit. Je dévale les escaliers.

— Eh ben, t'as l'bonjour! Tu m'en refiles des invitations pour souper. Ah! ben, t'as l'bonjour!

Je n'arrête pas de répéter.

— Ah, bien... t'as l'bonjour!

Ma décision, moi, microbe! Je lui passe devant quand je le rencontre, dans la rue, chez les éditeurs, la casquette vissée, le menton en avant. J'ai un peu des envies de rigoler, parce qu'au bout du compte, il ne m'a pas brutalisé, tout de même! Et ça durera comme cela plusieurs années jusqu'au jour où en 1906 à Bordeaux, on sera, par hasard, sur la même affiche, chez Dulon, aux Bouffes Bordelaises. Lui, évidemment, grande vedette. Moi eh! eh! vedette américaine... J'ai fait vite !

A la répétition, il est venu à moi, franchement, la main tendue. Un bon regard. Je suis devenu un petit quelqu'un. Je ne suis plus un malheureux. J'ai dix-sept ans. Je lui serre la main. Après la répétition, il m'invite à dîner avec lui et une dame qui l'accompagne: Au chapon fin, s'il vous plaît !

Le soir, il a son grand succès bien qu'il sente un peu passer dans ses premières chansons ma rafale de jeunesse.

Nous devons encore déjeuner ensemble le lendemain. J'irai le chercher là où il a sa chambre meublée dans une rue en demi-cercle, près des Bouffes Bordelaises. J'arrive. Il est en caleçon long, son melon sur la tête. Il a bonne mine! Pour bien placer et faire tenir son faux toupet, m'explique-t-il.

Je lui trouve encore un drôle d'air, ce matin. C'est que j'ai appris et compris pas mal de choses depuis trois ans. Ca ne va pas recommencer, non ?

Ecoutez, Chevalier (ça y est! ça vient!), je vais vous faire une dernière proposition, et si cela ne va pas, je vous promets qu'on n'en parlera jamais plus.

— Allez-y, monsieur Mayol !

— Voilà, Chevalier. (Il sourit mais son oeil est sérieux.) Si vous voulez... enfin... si vous acceptez, je vous offre mille francs ! (A cette époque, mille francs représentaient beaucoup d'argent pour un gosse de dix-sept ans.)

— Mille francs.

Je fais „non“ de la tête. La barbe alors!

Il croit pouvoir m'éblouir définitivement: après un temps, comme s'il faisait une folie inconcevable:

— Mille francs, et une bicyclette!

Vingt ans après — comme les mousquetaires — nous nous sommes une fois trouvés dans un même wagon-lit qui partait pour la Riviera. Je lui avais laissé la couchette du haut. Il était devenu énorme, débordant, et, par contraste, plus fin et plus spirituel.

J'avais enfilé mon pyjama et j'allais moi-même prendre possession de mes draps.

Je l'entendis me dire, de son accent indéfinissable.

— Tu sais... quand je te vois avec un aussi joli pyjama, eh bien! J'ai très envie de te dire... que je n'ai pas changé d'avis!

Lors d'un passage à Toulon, j'avais été lui rendre visite. Il avait laissé pousser une barbe blanche. Mayol, avec une barbe blanche! Vous vous rendez compte?

— Bonjour Féli!

— Tu es gentil d'être venu, Maurice! Je savais que toi, tu viendrais.

Je ne réponds pas tout de suite. Son gros visage est pâle. Ses cheveux qu'il ne teint plus, sont d'un blanc sale, jaunes, rares. Cette barbe est grotesque. Son regard est resté le même. Il a une expression affectueuse en me fixant. Pas d'attendrissement toutefois. Je lui souris, silencieux, bouleversé d'un tas de choses. Féli, là... aux portes de la mort. Impotent! Est-ce possible?

Ecoute-moi, Maurice. Je voudrais te raconter une histoire. C'était vers 1895. Je venais d'arriver à Paris et déjà la capitale m'avait accepté. Mon succès grandissait chaque jour et les salons commençaient à me rechercher. Les gens du monde, tu vois ce que je veux dire... Un jour, mon directeur me demande d'aller chanter à une soirée organisée par une femme très riche: Mme Madeleine Lemaire. Il allait y avoir là tous les plus grands noms politiques, artistiques, mondains de Paris. Moi, tu sais, j'arrivais du Midi. Je ne connaissais personne. Je dis: Oui — bien sûr — pourquoi pas? Combien dois-je demander pour mon cachet? Là, mon directeur hésite, puis me répond:

Quand on te demandera le prix de ton concours, tu diras que tu voudrais une fleur.

— Une fleur?

L'autre sourit:

— Oui, comme ça, tu répondras: une fleur.

Je ne comprends pas très bien, mais je pense qu'il me demande de faire cela ainsi pour une raison de diplomatie intéressée. Va, va. Le soir, je vais à l'adresse indiquée: Hôtel merveilleux, assistance impressionnante. Je chante, extraordinairement apprécié de cette merveilleuse assemblée qui me fait fête. Je passe ensuite au buffet et la maîtresse de maison s'approche de moi et me demande discrètement le montant de mon cachet. Je me rappelle mon rôle et, sans savoir le sens de ce que je dis, je minaude: „Une fleur, madame“. Elle me regarde, surprise, avec une gracieuse moue appréciative.

— Alors... Voulez-vous venir la choisir, monsieur Mayol?

Tu comprends, Maurice, j'avais répondu, comme convenu, mais je ne savais pas du tout ce que cela voulait dire. Je suis la dame.

Nous entrons dans un immense atelier: des toiles, des fleurs. Rien que des fleurs peintes. Je comprends tout d'un coup que je suis venu chanter chez une bourgeoise artiste et qu'on m'a conseillé de demander un de ses tableaux, plutôt que de l'argent... pour le côté élégant... artistique. Pour lui faire plaisir, à cette dame! Elle me désigne, d'un geste circulaire, tous ses tableaux:

— Alors, à votre goût, monsieur Mayol!

Et c'est ainsi que j'ai rapporté chez moi, en fiacre, ce soir-là, un Madeleine Lemaire qui représentait beaucoup plus que mon cachet habituel. Je l'ai su par la suite.

Pendant qu'il me parlait, mon esprit marchait. Pourquoi me racontait-il cette vieille histoire? Je le compris vite.

Ecoute, Maurice. Je vais mourir bientôt, ne dis rien. Ecoute: On va vendre tous mes souvenirs pour les héritiers. Un indifférent achètera mon Madeleine Lemaire... pour le nom de Madeleine Lemaire, pas pour le mien. Et moi, tu comprends, ce tableau... c'est un peu un diplôme de Paris... Il est plein de mes meilleurs souvenirs, ma jeunesse, ma victoire sur la capitale, tout quoi. Je voudrais que ce soit quelqu'un que j'aime, et qui m'aime, qui l'achète, qui le prenne chez lui, comme relique, avec tout cela dans la tête; dans le coeur...

J'emportai le tableau.

Madeleine Lemaire! Ce nom centuplait d'importance. Le „diplôme“ de Mayol ne me quittera plus. Jamais!

Quelle leçon de courage, donnait-il dans le malheur! Lui, que je m'attendais à voir effondré, pleurant sur son abominable infortune, il ne se plaignait même pas.

— J'ai vécu pour la gueule et la chanson. Je paye. Rien de plus juste!

Il ne proféra jamais une plainte et accepta la mort avec un stoïcisme, une sérénité qui me firent comprendre qu'il retrouvait, au moment suprême, la grandeur d'âme qui avait dû l'aider à devenir lui-même.

Et voilà! Le rossignol provençal s'est tu pour toujours. Adieu Féli! On pensera longtemps à toi. N'aie pas de peine. Tu as été le meilleur, le plus charmant, le plus populaire des quatre grands de ton époque. Ça te fait plaisir de savoir ça, dis, bon gros Féli. C'est ce qu'on peut dire de mieux à un brave homme, qui n'a aimé que faire toute sa vie! Qui a distribué son coeur en chansons, à gorge que veux-tu!

On dit que Mayol était...

Bien sûr! Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était de ceux qui ont magnifié le travail, la gaieté, l'amour, dans le peuple. De ceux qui sont aussi nécessaires à l'idéal populaire qu'à la glorification de la grâce.

Adieu Féli! Adieu... gros!